Walter Jens philosophe allemand décrit le monde après la prochaine (guerre)

APRES la troisième guerre mondiale, le monde sera divisé en trois castes : les juges, les témoins et les accusés. Tel est le tableau peu engageant peint par un jeune philosophe allemand, Walter Jens, dans un roman « Le Monde des Accusés » qui vient d'être traduit en français (Plon, éditeur).

« De la dernière guerre, écrit Walter Jens, un seul Etat, tout-puissant à vrai dire, avait réchappé. Cinq ans après la fin, les détrusirent les églises. Sept ans après, ils entreprirent de fermer les Universités. Au bout de neuf ans, le décret sur les Beaux-Arts condamna au silence poètes, peintres et musiciens. On réédita encore quelques livres anciens, on exposa de temps à autre de vieilles toiles, on joua parfois quelques compositions. Mais le courant d'inspiration finit par tarir et, depuis trois ans, la parole n'était plus dévolue qu'aux morts les plus anachroniques et aux plus sénviles marionnettes de l'autorité. Les procès s'ouvrirent un an après la victoire. »

C'est à l'organisation minutieuse de ces procès que nous initie le romancier, en racontant celui du dernier homme libre, l'écrivain Walter Sturm.

Tout est organisé de façon diabolique. Les accusés doivent pénétrer, sur convocation, dans le palais de justice par la porte A. Le seul fait qu'ils empruntent cette porte fait d'eux des accusés. Et il est admis que tous les accusés sont coupables. Dès l'entrée, ils sont happés par un immense engrenage. Il y a dans le palais des kilomètres de bureaux, des milliers de fonctionnaires, toute une organisation fantastique et mystérieuse.

Les questions qu'on pose aux accusés n'ont pas de sens, car on sait déjà tout sur eux. Ce sont des formalités incompréhensibles. Les questions sont posées de telle sorte que les réponses reviennent au même. La moindre distraction de l'accusé, le moindre de ses soupirs est considéré comme une offense terrible. La justice possède des films tournés secrètement où l'on a surpris toute la vie quotidienne de l'accusé. Pour chacun il existe un film pour les jours de semaine, et un film pour le dimanche.

Il existe enfin des tortures raffinées. Des cellules où la température passe de moins dix degrés à plus cinquante à la volonté des juges. Des cellules dont la forme géométrique est savamment calculée et que l'on emplit d'eau glacée. Des tessons de verre et la forme même des murs empêchent le prisonnier de s'appuyer aux murs. De nombreuses variantes sont apportées à ces procédés.

L'organisation de l'Etat, fort subtile, fait que tout homme enfreint constamment un règlement et, par là, mérite d'être accusé. Il l'est, généralement, parce qu'on le dénonce. La terreur est telle que tout le monde est dénonciateur. Surtout les anciens accusés rendus à la liberté. Car ils ne peuvent sortir de leur condition d'anciens accusés que par une dénonciation. Ils deviennent alors témoins. La peur d'être accusé fait que chacun travaille comme un forcené et épie les moindres défaillances de ses semblables. Le sommet de la hiérarchie, c'est de devenir juge. Quand un accusé est resté deux ans témoin, son état d'accusé prend fin. S'il est accusé de nouveau, le jeu recommence pour lui depuis le début. Mais un homme ne sait jamais s'il est accusé ou témoin. On ne le lui dit pas.

S'il reste plusieurs années dans le groupe des témoins, il peut devenir petit juge. Il disparaît alors de la vue de ses proches, habite les villages de l'organisation et commence une nouvelle vie. Le sommet de la hiérarchie est le Juge Suprême, que personne ne connaît et qui est le chef secret de l'Etat tout entier.

Il se peut qu'un juge devienne lui aussi accusé. Dans ce cas, il est fusillé sur l'heure. On dit qu'il a été « déplacé ».

Toute humanité est détruite de cet organisme monstrueux. Par exemple, toutes les populations ont été brassées. Il y a des Russes qui travaillent à Bordeaux, des Anglais à Munich, des Américains à Manchester. Les magasins sont tous uniformes et ont uniquement en vitrine des pancartes mentionnant les produits auxquels chaque citoyen a droit, selon la catégorie à laquelle il appartient.

En tête de sa peinture désespérante du monde futur, l'auteur a placé ces quelques mots qui renferment (en apparence seulement) une contradiction :

Je n'accuse aucun Etat. Je n'incrimine personne. J'ai pourtant dit la vérité.

NOURRIS TON CORPS

En lisant ce livre de H.-Ch. Geffroy on apprend à se nourrir, non plus au hasard, mais suivant les besoins exacts de son corps, ce qui permet de se porter mieux tout en économisant 50 % du budget « ménage ». En vente chez les libraires et à « La Vie Claire », Serv. G., 28, rue Serpente, VIe où l'auteur donne chaque samedi à 16 h. une causerie suivie d'un débat. (Envoi franco : 445 fr. C.c.p. 1972-51 Paris).

FRANÇOISE GIROUD : SOPHIE DESMARETS (Ninotchka) est la seule vedette qui trouve drôle de ressembler (en photo) à un mauvais Picasso

POUR raconter Sophie Desmarets, il faudrait un dessin animé. Elle est, elle pourrait être un personnage de Walt Disney, elle s'entendrait admirablement avec Donald Duck, elle est la sœur de Mickey Mouse, elle franchit à tout instant comme un écureuil malicieux la ligne qui sépare théoriquement le réel du merveilleux.

Si, entrant un soir en scène pour jouer Ninotchka, elle voyait dans chaque fauteuil d'orchestre un lapin en habit assis sur son derrière et applaudissant avec ses oreilles, elle ne serait pas vraiment étonnée.

Si, un soir de fatigue, les arbres de la place Dauphine plaisent à minuit leur haute taille d'arbres pour la prendre dans leurs branches et la déposer, d'un bond, par-dessus ses cinq étages tous raides, sur son canapé violet, elle n'en ferait pas une affaire.

Si elle se réveillait un matin avec les cheveux verts, elle se dirait : « Zut ! mon coiffeur va encore m'engueuler... »

Et puis elle s'en irait faire son marché, avec ses cheveux verts. Mais ce n'est pas à elle qu'on vend des radis creux et des asperges dures.

Dans ses convolutises, il y a un mélange tout personnel de machines à laver, de toiles d'Utrillo et de bons rôles dans de bonnes pièces.

Les derniers perfectionnements dans l'art d'accommoder le potau-feu dans un fallout électrique ne lui échappent pas plus que les confidences de la lune aux tours de Notre-Dame, qui tourne assez grossièrement le dos à la baie vitrée de son pigeonnier.

Les robes prennent sur elle de mauvaises manières

Elle se ruinerait plus facilement au concours Lépine ou au Salon des Arts ménagers que chez les grands couturiers. D'ailleurs, les vendeuses l'intimident et les robes les mieux élevées prennent, sitôt sur elle, de mauvaises manières. Les décolletés bâillent sur son torse de petit garçon, les épaulettes tirent la langue sur ses épaules minces, les ourlets cessent d'être ronds sur ses jolies jambes drues de skieuse.

Quant à ses cheveux en copeaux de cuivre, ils mènent leur vie personnelle sans tenir aucun compte de ses admonestations. Quelquefois, elle les emmène chez le coiffeur. Alors, sournoisement, ils se transforment en bouclettes. Sophie rentre chez elle, se regarde dans la glace, déclare :

— Je ressemble à Louis XIV... et met la tête sous le robinet.

En vérité, elle ne ressemble à personne. C'est son drame ou sa chance. Le théâtre et le cinéma se sont jetés sur elle depuis qu'elle est sortie du Conservatoire, en 1944, avec un premier prix de comédie. Vingt-neuf ans, adorable, et du talent. On l'a vivement précipitée dans toutes sortes de rôles, de ces rôles taillés en grande série sur des patrons de tout repos : l'ingénue dramatique, la jeune première espiègle, etc.

Mais le patron n'est jamais tout à fait à sa taille. On l'a aussi habillée de rôles cousus pour d'autres. Elle a endossé les tourmente de *La Femme libre*, après Alice Cocéa ; les gaffes de la Youyou du *Roi*, après Gaby Morlay ; les faux pas de *Ninotchka*, après Greta Garbo.

Mais on ne l'habillera jamais très bien en solde, fût-ce avec d'excellentes retouches.

Un jour, on lui coupera un rôle sur mesure ; un jour, de ces films et de ces pièces où elle entre comme la main droite dans le gant gauche en ne montrant que le dixième de ses dons éclaboussants, surgira peut-être un personnage fait pour elle.

Alors on écrira pour Sophie Desmarets, on inventera non seulement des rôles, mais des costumes, mais des coiffures, mais des éclairages pour Sophie Desmarets. Et son visage de vedette dont l'image floue tremble encore dans la mémoire du public comme une photo dans le bain de révélateur, son visage de grande vedette se fixera parmi les plus grands.

Un seul obstacle peut entraver cette ascension : c'est qu'il n'est pas absolument certain qu'elle le souhaite, qu'elle la souhaite assez fort.

Elle aime tant la vie qu'elle n'éprouve pas le besoin de l'oublier en la trompant avec la gloire. Elle n'a aucune humiliation à venger, aucune révolte à justifier, aucune plaie secrète à panser avec le baume de la réussite. Elle joue la comédie parce que c'est un jeu passionnant auquel elle gagne toujours. Il se trouve que ce métier-là vous conduit parfois à la plus brutale célébrité. Elle la supportera s'il y a lieu avec bonne humeur, comme elle supporte de participer à galas de bienfaisance, de signer des photos en public, de recevoir des journalistes et de ne pas se gratter le nez quand elle a du fond de teint. Mais elle est trop paresseuse pour aller la chercher.

La plupart des gens, en général, et des femmes, en particulier, pleurent facilement sur eux-mêmes. Sophie appartient à cette toute petite fraction d'humains qui rient sur eux-mêmes. Les êtres se divisent d'ailleurs pour elle en deux catégories essentielles : ceux qui la font rire, et les autres. Son mari, M. Troissant, était un ami d'enfance qui appartenait à la première catégorie. De temps en temps, elle devait vendre l'argenterie ou un morceau de leurs collections de soldats de plomb pour payer une facture indécente, mais il la faisait rire.

C'était un de ces garçons avec lesquels on s'amuse follement à la foire. Elle a divorcé quand elle a cessé de rire.

Lorsqu'elle attendait sa fille, elle se regardait dans la glace et se trouvait grotesque. Il y a des femmes qui en deviennent acariâtres ; elle fit de ce respectable et inesthétique état un sketch comique et fut la femme enceinte la plus gaie de Paris.

Elle avait décidé d'appeler sa fille Véronique. Personne n'a encore compris pourquoi elle s'appelle Catherine. C'est une erreur de la dernière minute.

Catherine est une jeune fille de trois ans qui habite avec sa nurse chez sa grand-mère. Sophie cherche furieusement un appartement assez grand pour y vivre avec sa fille. Furieusement, cela signifie pour elle que, du lundi au vendredi, elle se dit : « Il faut que je trouve un appartement... » que le samedi elle se met en route et qu'elle rencontre une exposition de peinture.

Sophie et sa "vieille bique"

Alors, elle entre et, quand elle en sort, il est trop tard pour l'appartement.

Pour voir tout de même Catherine, sa « vieille bique » qui lui est nécessaire comme l'air, elle joue tous les après-midi, lorsqu'elle ne tourne pas les mères au parc Monceau. Encore un rôle qui la fait rire.

— *Pardon, madame, cette chaise est libre ? Voyons, Catherine, ne donne pas des coups de râteau à ce petit garçon... Ah, les enfants, madame, que de soucis pour une jeune mère !...*

Elle rentre le poil hirsute, les chaussures empoussiérées, en déclarant :

— *Je veux avoir quatre enfants.*

Petit-être les aura-t-elle. Ses amis affirment qu'elle se remarierait bientôt avec le jeune romancier qui vient la chercher le soir au théâtre. Elle ne dit pas non, elle ne dit pas oui... Il est vrai qu'elle a des ancêtres normands.

De temps en temps, sa mère s'écrie avec fureur :

— *Quand je pense que j'ai une fille théâtreuse et un fils pompier !*

Cela prouve simplement que les enfants Desmarets ne sont pas ambitieux et que l'aile du snobisme ne les a jamais effleurés. Elle aurait pu, cependant.

Jacqueline — elle ne s'appelait pas encore Sophie — et Jacques Desmarets étaient les enfants du directeur du Vél' d'Hiv', Bob Desmarets. Ils ont été élevés dans les pensions les plus luxueuses de Suisse et de France. Elle, à Gstaadt et à Neuphlies ; lui, au collège de Normandie. Ils ont eu la plus douce adolescence de grosses de riche à auprès de parents gais, jeunes et indulgents. Ils ont eu les trottinettes avec freins, les trains électriques avec aiguillages, les vacances dans la neige, les leçons de tennis, les poupées qui disent « maman », les panoplies les plus compliquées et le terrain de jeu le plus passionnant : le Vél' d'Hiv'.

La légende affirme que Bob Desmarets a appris la naissance de sa fille par le haut-parleur du Vél' d'Hiv' pendant les S.X-Jours de 1922.

Selon les meilleures traditions, Jacques Desmarets fut envoyé en Angleterre, puis en Allemagne après avoir terminé ses études. Il aurait dû normalement succéder à son père, qui dirigeait également la publicité du journal *L'Auto*.

Jacqueline, dûment nantie de leçons de piano et de broderie, honorablement bachelière et joueuse de tennis exceptionnelle, aurait dû normalement se marier richement et devenir championne de France. Mme Desmarets a donc quelques raisons de penser que ses enfants ont le diable en tête si l'on songe que Jacques, refusant de travailler avec son père, s'en fut un matin signer un engagement de sapeur-pompier parce qu'il avait vu le corps de ces estimables athlètes évoluer dans une bande d'actualités et que « ces types-là au moins faisaient du sport ».

Toujours aimable avec les pompiers

En vain, sa mère et sa sœur multiplièrent-elles les supplications avec larmes et agenouillements : pompier il est devenu, pompier il est resté.

— *Et c'est pour ça*, dit Sophie qui trouve au fond cette histoire très drôle, *que je suis toujours particulièrement aimable au studio et au théâtre avec les petits pompiers de service.*

Elle ne se conduisit pas beaucoup plus raisonnablement que son frère.

Un jour que dans la maison de Saint-Cloud elle était, selon son habitude, à plat ventre par terre en train de faire un grand guzzle, de dessiner un plan pour un hôpital modèle ou de coller des vignettes de chocolat Gala Peter dans son album, elle entendit sa mère parler dans le jardin avec un visiteur dont elle crut reconnaître la voix.

Elle descendit quatre à quatre et atterrit dans les grandes jambes du visiteur : c'était Louis Jouvet. Il venait voir la maison, qu'il se proposait d'acheter.

Jusque-là, quand elle disait : « *J'ai envie de faire du théâtre* », ça ne tirait guère à conséquence. Quand elle le dit à Jouvet, il regarda cette drôle d'adolescente dorée et pétillante, puis répondit :

— *Venez me voir...*

Il n'en dit pas davantage, et n'achèta pas la maison. Mais le projet qui fut peut-être toujours fixera parmi les plus grands.

Sophie Desmarets ne craint pas de s'enlaidir

tard. Elle entra dans la classe de Dussane lorsque Jouvet partit pour l'Amérique du Sud.

Quand une comédienne lui jeta un jour : « Vous n'avez pas honte d'avoir eu votre premier prix sous Pétain ? » elle répondit : « Ça vaut mieux que de l'avoir eu sous Fallières. »

Son père, qui vivait encore, la présenta à un vieux camarade de sport et de journalisme, Henri Decoin. Celui-ci lui donna un petit rôle dans *Premier rendez-vous*. Elle débuta sous son nom : Jacqueline Desmarets.

— *Quand j'aurai une fille, elle s'appellera Sophie*, disait-elle.

Un jour, elle décida de ne pas attendre la fille pour avoir une Sophie dans sa vie, et sous le nom de Sophie Desmarets joua le premier rôle où on la remarqua : l'aubergiste du *Petit bonheur*. Il y a huit ans qu'elle tourne, qu'elle joue... Interprète de Salacrou, partenaire de Blanchar, de Maurice Chevalier, vedette préférée de M.-G. Sauvajon... Mais c'est curieux, ça ne se voit pas. Elle fait des gaffes avec les journalistes, leur avoue qu'elle ne connaît pas leur journal, dit son âge à qui le lui demande, s'est laissée habiller dans sa dernière pièce comme un sac de pommes de terre parce que « *c'était trop fatigant de lutter* », ne met jamais les pieds à un cocktail, à un gala.

Et quand par hasard elle s'y fourvoie, elle a l'œil mauvais et le poil hérissé d'un chien qu'on veut tremper dans une baignoire.

Il y a des comédiens pour lesquels le théâtre est une patrie. Pour elle, il semble que ce soit plutôt une villégiature. Elle y promène sa jolie tête impertinente et retroussée, lèvres tirées vers le nez, nez tiré vers les yeux, yeux tirés vers les tempes. Elle regarde ce que cinq fois sur dix l'écran en fait et elle crie alors, avec une joie sauvage :

— *Mais, je suis horrible ! Regardez ! Ce que c'est drôle !... J'ai l'air d'un mauvais Picasso, j'ai l'œil gauche au milieu de la figure !*

Et elle rit, ma parole !

Tant qu'elle rira parce qu'un opérateur massacre son visage tout frémissant d'esprit, elle continuera à être mal photographiée. Mais elle demeurera aussi cette longue adolescente bondissante et tendre qui recueille les chiens perdus, qui préfère les obscurs aux cadrés, qui inconnue aux célèbres, les marmites électriques aux zibelines et les fous rires aux dîners d'ambassade.

Les morts couchent tout seuls !

JEAN LE HALLIER est une jeune femme charmante à laquelle tout sourit.

Lauréate du Prix du Quai des Orfèvres en 1949, pour son roman « Un Certain Monsieur », elle vient de voir celui-ci adapté à l'écran par René Jolly, qui en est l'interprète avec Hélène Perdrière.

« Un Certain Monsieur » consacrait un trio de détectives amateurs : le Pouce, l'index et le Majeur, qui n'a pas fini de faire parler de lui.

Le nouveau roman de Jean Le Hallier : « Les Morts couchent tout seuls », que la Bibliothèque « France-soir » vient d'éditer, tranche sur cette série célèbre puisque l'intrigue se déroule à San-Francisco où le livre fut écrit.

C'est dans l'avion qui la ramenait de Seattle à San-Francisco que Jean Le Hallier a trouvé le titre qu'elle cherchait : un couple était assis devant elle, et la femme — qui pesait au moins 100 kilos — donnait des signes de frayeur évidente à chaque trou d'air et entretenait son compagnon des risques possibles d'accident. A la fin, excédé, le mari, jetant un regard dégoûté sur son énorme « moitié », lança entre ses dents :

— Au fond, se disait-il, c'est peut-être cela : les morts y couchent tout seuls !

Derrière les rayons de la bibliothèque

— Sur cent trente employés que compte notre atelier de composition, quatre-vingts ont commandé notre édition des « Misérables », l'œuvre la plus célèbre de Victor Hugo. C'est dire combien la mise en vente de cet ouvrage de 1.500 pages pour le prix de 650 francs est favorablement accueillie.

— Tout un important chapitre de « La Maladie se meurt », le livre attendu de Medicus, qui sera mis en vente dans quelques jours, est consacré au « cortizone », la dernière découverte des savants américains, qui, lorsqu'elle sera parfaitement au point, constituera un nouveau « miracle de la médecine ».

La Bibliothèque France-soir a déjà pubié :

POUR LES SPORTIFS : Ma Vie et mes combats, par Marcel Cerdan ; **Dans la roue**, par Georges Couzé.

POUR LES BAGARREURS : Anne et Mary, femmes pirates, par Pierre Nézelof.

POUR LES ROMANESQUES : L'Escapade, par Henri de Régnier, de l'Académie française.

POUR LES NEURASTHENIQUES : Les Mémoires d'un contrôleur des wagons-lits, par René Delpêche, préfacé par Maurice Dekobra.

ET POUR LES LITTERAIRES : Rue Pigalle, par Francis Carco, de l'Académie Goncourt ; **La Maison Nuncingen**, par Honoré de Balzac ; **Lucien Leuwen**, par Stendhal ; **La Sonate à Kreutzer**, par Tolstoï ; **Crime et châtiment**, par Dostoïewski, et **Les Misérables**, par Victor Hugo.

PARCE QU'ELLE EST LA MIEUX ÉTUDIÉE

La mise au point de la fabrication d'une gaine ne se fait pas en un jour...
Scandale a lancé, la première, la Gaine en tulle élastique et, sachant profiter de son expérience, elle demeure à l'avant-garde du progrès.